



Nom : NIANE

Prénom : Alphonse

Adresse mail : nianealphonse90@gmail.com

La troublante lettre caritative

Quand Taya, la mère de Diba a reçu la lettre, il était hors de question qu'elle la montre à son mari, Demba, ou du moins pas pour le moment. Ce dernier l'aurait déchirée sans réfléchir, il serait même pris de colère et de rage. Cette lettre pourtant avait rempli Taya de bonheur et de fierté ; elle était bouleversée de joie. Mais son sentiment était mitigé ; l'angoisse et l'inquiétude s'en étaient terriblement mêlées. Bien qu'elle adore son mari, ses ambitions cachées étaient loin de s'arrimer aux volontés de celui-ci.

— Comment pourrais-je annoncer cette nouvelle à Demba ? se souciait-elle.

Taya était une pauvre femme, sa famille l'était entièrement. Mais son mari, Demba, ne se concevait pas comme tel. Il était profondément ancré dans la tradition, très attaché aux valeurs ancestrales. Intègre et sobre, il se comblait largement de sa situation. C'était quasiment le seul homme qui naviguait à contre-courant de la masse reconvertie au *nouveau monde*. « Quiconque abandonne les siens ne peut se retrouver qu'ailleurs, hors de chez lui » blâmait-il. Son fils aîné, Diba, était hautement discipliné et son haut niveau d'intelligence scolaire étonnait tout le monde. Mais Demba était indifférent au potentiel intellectuel de son fils. Ce qui l'intéressait, c'était les valeurs communes, la vie sociale solidaire. L'expression : réalisation de soi l'écœurait. Avec son ami Bary, la discussion était toujours curieuse.

— Si l'homme se révélait capable de survivre seul et de se réaliser, il n'existerait pas de société, dit-il à Bary.

— Mais avec la nouvelle société chacun se construit à travers les autres, lui répondit Bary. On assiste à un changement total où les gens ne servent plus mais se servent des autres pour atteindre leur but.

— Un monde où tout acte est utilitaire ne se fondera que sur des manigances et des affrontements ouverts et sournois.

— Absolument, lui dit Bary.

Demba conversait unanimement avec Bary sous l'arbre à palabre au milieu de son domicile. Sa femme Taya préparait son repas dans la paillotte qui lui servait de cuisine. Le gloussement des poules et le pioupiou des poussins décoraient l'ambiance sonore. La fumée dégagée par le bois touffu dans le trépied lui faisait pisser les yeux et les narines. De temps en temps, elle se servait du bout de son pagne pour se frotter les yeux ou essuyer les narines. Elle exécutait plusieurs tâches à la fois dans ses différents ustensiles et faisait l'infatigable navette

entre sa paillote, sa case et le petit dépotoir à l'arrière de l'enclos. Cette géhenne de la maison recevait toutes sortes d'ordures qui venaient s'ajouter à la masse déjections des chevaux et des moutons. Taya s'y intéressait pour déverser ses eaux usées, ses épluchures de légumes et autres déchets de cuisine. D'un moment à l'autre, elle traversait l'arbre de la cour et allongeait l'oreille dans la direction des deux hommes qui discutaient discrètement. Pensant que l'entretien avait pour thème *la réussite*, elle ralentissait le pas pour glaner quelques bribes de mots dans l'espoir de savoir ce qui se dirait à propos de son fils, bien-aimé, Diba.

— S'il existe une seule personne capable de sauver mon honneur au milieu de mes semblables, c'est mon fils Diba.

Ce jeune enfant qui était au lycée fut très brillant. Malgré l'attitude particulière de son père et de ses moyens limités, il s'était toujours démené, comptant sur ses propres ressources pour s'offrir un mode de vie futur égal à ceux des autres. L'école qui se déclare garant de l'égalité des chances lui donnait grand espoir. Sa mère, Taya, avait de grandes ambitions pour lui ; lui souhaitant un grand succès. C'était le seul moyen pour elle de se racheter auprès de ses semblables. Mais son père, indifférent à ses rendements scolaires, était sur le point de briser ce rêve en prévoyant, pour son enfant, une vie ordinaire et modeste comme la sienne.

— Ce bas-monde est voué à une destruction imminente, affirmait-il souvent à Bary. Se laisser ou laisser ses enfants participer à ses œuvres est le plus grand manque de bon sens qu'un homme peut faire preuve.

Taya guettait donc le minimum d'intérêt qui sortirait de la bouche réfractaire de son mari puisque celui-ci ne lui pipait mot sur ce cas crucial.

Elle supportait tout et ravalait ses sentiments douloureux. Elle ne pouvait se sentir à l'aise face à ses semblables qui vivaient dans l'opulence : leurs maris ayant bien réussi et leurs enfants étant sur la très bonne voie. Taya décida d'aller rendre visite à son amie, Marie, dans le but de se confier à elle et obtenir des conseils.

Elle trouva Marie, qui dans son somptueux salon, s'était tranquillement allongée sur son canapé. La tête sur l'accotoir, elle regardait, à demi-sommeil, les images défilantes sur son gigantesque écran plat. Malgré la canicule qu'il faisait dehors, celle-ci se faisait caresser la peau d'un air frais et doux. Elle fut surprise quand elle entendit parler Taya, son amie d'enfance, la femme du cousin de son mari. Son humeur mêlée de malaise et d'apathie, elle s'efforça de

lever son corps lourd et gracieux, l'étira brièvement avant d'émettre un son rauque pour marquer sa présence.

— C'est qui ? Taya !

Taya apparut aussitôt au-devant de la porte et se désola profondément de la brutalité de sa visite.

— Oui, c'est moi. Excuse de te déranger ainsi, de venir comme cela en catastrophe.

Marie, bien que laissant apparaître le trouble de son aise, s'entreprit de trouver les mots pour assurer son hôte avant de l'inviter dans son salon. Taya, priée de s'asseoir, le regard furtif dans tous les sens, admirait le décor inégalable de ce magnifique cadre, un havre de bonheur avec ses infinis objets de valeur suspendus, posés ou superposés. « Toute femme rêve de ce mode de vie *bling-bling* : une maison somptueuse, un mobilier tape à l'œil, des appareils électroniques derniers cris, un dressing au top de la mode et un dressoir de la vaisselle la plus chère et la plus délicate ». Taya, sur le champ, le cœur serré, s'est conçue comme la plus malheureuse dans le monde entier, ne possédant rien de ce genre, même pas un téléphone portable avec quoi prévenir sa visite. Elle vivait dans un taudis et ne connaissait que sa case semi-traditionnelle, une pièce unique, isolée sans électricité et avec une petite table sur laquelle était posée une espèce d'ampoule de faible lumière alimentée par de vieilles piles. Son lit simple et ordinaire était de loin incomparable au *triple-places* de Marie. Néanmoins, Taya se contentait de ce qu'elle avait. À vrai dire, le plus clair de son temps, elle se sentait heureuse, soutenue par son mari qu'elle aimait tant et qui lui rappelait très souvent le *sens véritable de la vie*, la sermonnant parfois de vérités morales et religieuses musclées. « La vie dans ce monde est éphémère » entendait-elle souvent. Ce n'était que de temps en temps que le désir de vivre comme les autres lui prenait la tête. Elle se mettait donc à fixer son esprit sur son fils et son avenir. Mais avec la lettre, c'était l'occasion rêvée ou jamais.

— Ça me paraît étrange de te voir sortir de chez toi à pareil moment, fit la remarque, Marie.

— Depuis hier, j'ai reçu une lettre dont je ne sais quoi faire. Le courrier devait être bien avisé pour avoir cherché à me la donner discrètement.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre ? se hâta Marie de savoir.

— Puisque je ne sais lire, il m'a juste un peu expliqué, répondit Taya en tendant la lettre qu'elle avait soigneusement cachée à son amie.

Marie ouvrit délicatement la lettre et la tendit devant elle. On la vit bouger doucement ses pupilles de gauche à droite derrière ses grosses lunettes d'intellectuel¹.

— C'est une très bonne nouvelle ! s'exclama-t-elle. Ton fils mérite largement ça, j'ai toujours prié pour son succès. Ton garçon est correct et travailleur. Il est courageux et aime beaucoup ses parents.

— ...

Taya, les yeux devenant humides ne savait pas quoi dire.

— Sauf que tu t'inquiètes à propos de Demba, comment va-t-il réagir face à la nouvelle ? poursuivit Marie. Une telle opportunité ne pourrait être gâchée de cette manière en tout cas. Je vais interpellier mon mari, Mbagnick, dans cette affaire. Il saura comment procéder avec ton mari.

Mais l'inquiétude de Taya demeurait. Si toutes les manœuvres qu'elle était en train d'opérer parvenaient à Demba, sa fureur ne pourrait être apaisée.

Quand Mbagnick débarqua dans la demeure de Demba, il trouva celui-ci en train de moraliser son fils Diba, comme il en avait la coutume. Après l'accueil, Mbagnick prit place, ce qui n'empêcha pas pourtant à Demba de terminer sa leçon d'éducation à son fils.

— Tu as vu, lui dit-il. Tu as déjà appris énormément de choses à la grande différence de moi, reconnut-il. Mes convictions et mes principes seront malheureusement bien différents des tiens, j'en suis convaincu.

Demba posa sa main sur l'épaule du garçon et la glissa jusqu'à son cou. Il marqua une pause, regarda furtivement Mbagnick et reprit :

— Mais j'aurai souhaité au moins que tu ne dures pas à l'école. Tu obtiens ce qu'on appelle le bac et tu te trouves un travail simple qui ne t'obligera pas à t'impliquer dans les affaires nébuleuses et scandaleuses de ce monde éphémère, déjà condamné. Ce globe du diable ne vaut aucun investissement de la part d'un homme honnête et sensé. Les jouissances temporaires n'en valent pas du tout la peine.

¹ Lunettes blanches

« Maintenant, tu peux aller remplir l'abreuvoir des moutons ».

Bien qu'ils soient cousins, les relations entre Demba et Mbagnick étaient loin d'être fluides. D'un point de vue idéologique, ils étaient diamétralement opposés, Demba étant un antimoderniste juré. En outre, l'occasion pour Mbagnick était vraiment mal choisie pour parler d'une lettre qui concernait la réussite scolaire et matérielle de Diba. Mbagnick changea l'objet de sa visite et trouvera un peu après le moyen de prendre congé. Il connaissait l'attitude intransigeante de Demba et savait que cela serait une peine perdue de chercher à le persuader.

Pendant ce temps, Taya s'impatientait de ce qui serait la suite des événements et perdait le sommeil. Elle était entre le zist et le zest. Elle ne voulait pas déplaire à son mari mais ne voulait pas non plus décliner une offre qui changerait radicalement leur « archaïque vie ». Cependant, en parler à son mari engendrerait une grande déception de celui-ci.

Mbagnick, de son côté, acculé par la nécessité de l'affaire pensa à faire usage de son influence auprès du maire pour que ce dernier convoquât et convainquît Demba.

— Mais le maire est avant tout un politicien, son souci premier est de plaire à tout le monde, se dit-il.

Cependant il sourit dès que sa pensée tomba sur le sous-préfet.

— Celui-ci incarne l'autorité, le pouvoir et la force, monologua-t-il.

Quand le sous-préfet convoqua Demba dans son bureau, ce dernier était surpris de faire face à une autorité administrative ; et l'objet de cette rencontre lui fut plus difficile à deviner.

— Nous avons reçu une lettre lui dit directement le sous-préfet.

Il regarda droit son interlocuteur qui ne dit rien. Mais il ne préféra pas faire de détours.

— Cette lettre a été envoyée par une grande organisation caritative qui a remarqué le potentiel intellectuel hors du commun de votre fils et veut lui octroyer une importante bourse.

Il se tut un instant ; Demba écoutait toujours attentivement.

— Cette bourse, continua-t-il, lui permettra non seulement l'inscription dans une prestigieuse école européenne mais assurera tous ses besoins financiers durant tout son séjour et il sera sous le contrôle permanent d'un tuteur responsable. Tout ce que vous aurez à faire est

de donner une suite favorable à cette lettre et prendre rendez-vous avec l'organisation en question.

Demba est bouche bée. Son sentiment fut indescriptible en ce moment. Il est confus, désarçonné. Un message est venu pour tout changer d'un coup. Alors il s'interdit toute réflexion sur ce qu'il venait d'entendre, il fit comme s'il n'avait rien entendu. Il était impensable que ses principes soient bafoués.

— Sans vouloir qu'on aille plus loin, Monsieur le sous-préfet et avec tout le respect que je vous dois, me connaissant, vous connaissez également ma réponse. Je ne veux même pas m'accorder un temps de réflexion sur la question.

— Quoi ? Comment pouvez-vous refuser une telle offre ? tonna le sous-préfet. Il n'est pas question de toi, mais de l'avenir de ton enfant, tu dois juste accepter et le laisser aller construire sa vie. C'est quoi cette espèce de méchanceté de votre part ?

— S'il y a un méchant parmi nous, c'est ce fils du peuple qui a rejeté son patrimoine, ses valeurs et sa culture et se cache derrière un bureau. Ce serait également ce mauvais parent qui cherche à se débarrasser de son fils sous prétexte de succès matériel, lui argua Demba qui commençait à s'énerver.

Il voulait se lever et quitter les lieux avant que le monsieur ne lui prenne par le poignet.

— Monsieur, lui dit-il, quiconque agite un peuple paisible veut la guerre et celui qui dérange le fauve dans son sommeil cherche inéluctablement la terreur.

Sous ces menaces, le sous-préfet préféra laisser Demba partir.

Demba, en fureur, trouva sa femme assise sous le manguier de sa maison.

— Tu n'auras jamais deviné ce que je viens d'entendre aujourd'hui, se précipita-t-il à lui dire.

Sa femme avait la tête dans ses mains, ses moyens étaient épuisés, son espoir anéanti.

— Et si on laissait notre fils partir ? rassembla-t-elle son courage.

— Quoi... ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? Ou j'ai mal entendu ?

— ...

— Alors tu étais au courant depuis le début ? Je me suis d'abord demandé pourquoi c'est le sous-préfet qui m'annonce une telle nouvelle, c'est toi qui es partie le voir. Toi qui

restais ma seule alliée sûre, gagnant toute ma confiance et ma considération. Non, je n'arrive pas à croire...

— Arrête ! Oui, c'est moi, avoua-t-elle, la voix tremblante. J'ai reçu la lettre bien avant mais ne sachant pas quoi te dire. Parce que tu parles toujours de tradition et de Dieu... mais la tradition de Dieu a toujours été différente de celle des humains. Pourtant Dieu n'a jamais abandonné le monde malgré son impiété. Il a au contraire toujours envoyé des gens spéciaux qu'il aimait, des prophètes. Même ce qu'on appelle son propre fils il l'a envoyé dans le monde pécheur que tu condamnes.

Demba, le visage déridé, écoutait curieusement le raisonnement de sa femme ; celle-ci continua de manière plus douce :

— Pourquoi n'enverrons-nous pas notre fils ailleurs. Dieu lui a fait faveur de dons spécifiques que personne n'en a ici. Et si cela était son destin : aller ailleurs, développer ses capacités et servir l'humanité. Feron-nous obstacle à sa destinée ?

Demba était touché au fond de lui. Tradition et religion semblaient être son point névralgique. Taya parlait en femme émancipée, réfléchissant et raisonnant avec tact.

— Bien ! dit-il à sa femme. On va décider ensemble de cette question.

Nombre de mots : 2486